

**Madame la Conseillère départementale,
Mesdames et Messieurs les conseillers et conseillères municipales,
Chères Coaraziennes, chers Coaraziens,
Mesdames, Messieurs,
Chers enfants,**

« La guerre, un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas. »

Ces mots de Paul Valéry résonnent aujourd'hui avec une force particulière.

Ils disent l'absurdité de la guerre.

Ils disent l'injustice profonde qui frappe les peuples.

Ils disent aussi, avec une lucidité presque douloureuse, que ceux qui paient le prix le plus lourd ne sont pas toujours ceux qui décident.

En ce 8 mai, nous commémorons la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Une victoire, bien sûr.

Une libération.

Mais aussi une mémoire.

Une mémoire lourde, exigeante, parfois difficile à porter.

Car derrière les dates et les livres d'histoire, il y a des vies.

Derrière les batailles, il y a des visages.

Derrière chaque nom gravé dans la pierre, il y a une famille brisée.

La guerre, ce n'est pas seulement des affrontements.

C'est la souffrance.

Une souffrance universelle, intemporelle.

Pensons aux parents.

À ces pères, à ces mères qui ont un jour reçu une lettre.

Une lettre qui change tout.

Une lettre qui annonce l'impensable : la perte d'un enfant.

Cette douleur-là ne s'efface jamais.

Elle traverse les années, les générations.

Elle devient une présence silencieuse, une absence permanente.

C'est une souffrance à vie.

Pensons aussi aux femmes.

À celles qui sont restées.

À celles qui ont dû continuer, seules, à faire vivre les foyers, à élever les enfants, à affronter le quotidien.

Avec, toujours, cette peur au fond du cœur.

La peur de voir arriver ce courrier.

La peur de lire quelques mots qui brisent une existence.

Le courage, dans ces moments-là, ne se trouve pas seulement sur les champs de bataille.

Il est aussi dans les maisons, dans les silences, dans l'attente.

À Coaraze, la guerre ne s'est pas seulement vécue à travers les privations et la peur.

Elle s'est aussi vécue dans le silence des actes de résistance, parfois modestes en apparence, mais immenses par leur courage.

On apprend récemment dans un journal international coarazien qu'à cette époque, des habitants décidèrent de ne pas accepter la fatalité de l'occupation.

Des hommes et des femmes s'organisèrent discrètement pour résister à l'envahisseur nazi.

Mais résister était dangereux.

Posséder une arme suffisait à risquer l'arrestation, la prison, parfois pire encore.

Le régime de Vichy avait interdit toute détention d'armes et ordonné aux Français de les remettre aux autorités.

Malgré cela, certains conservèrent secrètement de vieux revolvers, des fusils de chasse, des armes rapportées de la guerre de 1914-1918.

Souvent rouillées, parfois inutilisables, elles étaient remises en état clandestinement, dans l'ombre des ateliers et des maisons.

Ici même, dans les fermes et les chemins isolés autour de Coaraze, des essais étaient organisés discrètement, loin des regards.

Des armes transitaient cachées dans des sacs ou des musettes d'enfants que personne n'aurait soupçonnés.

Et derrière ces gestes, il y avait des familles entières vivant dans l'angoisse permanente.

La peur d'une dénonciation.

La peur d'une perquisition.

La peur des policiers, des soldats, des coups frappés à la porte au milieu de la nuit.

Des habitants furent arrêtés pour détention d'armes prohibées.

D'autres aidèrent à cacher ce qui pouvait l'être pour protéger leurs proches et leurs camarades.

Cette réalité nous rappelle que la Résistance n'était pas seulement celle des grands réseaux ou des combats héroïques.

Elle était aussi celle du quotidien.

Celle d'hommes et de femmes ordinaires qui, malgré la peur, choisirent le courage.

Et beaucoup de jeunes, souvent mal équipés, mal préparés face à une armée allemande redoutablement organisée, partirent au maquis avec l'espoir de défendre la liberté.

Nombre d'entre eux ne revinrent jamais, laissant derrière eux des familles brisées et des mères dont la blessure ne s'est jamais refermée.

Les collines et les chemins qui nous entourent ont été témoins silencieux de cette période.

Et aujourd'hui, nous sommes réunis pour honorer celles et ceux de Coaraze qui ont donné leur vie pour une France libre.

À 15 heures aujourd'hui, heure officielle de la fin de la Seconde Guerre mondiale, les cloches de Coaraze sonneront.

Elles sonneront comme elles ont sonné le 8 mai 1945, ici et dans tous les villages de France.

Ce son, ce n'est pas seulement un souvenir.

C'est un lien entre les générations.

C'est un appel à ne pas oublier.

Et pourtant, malgré cette mémoire, malgré les leçons de l'histoire, les guerres semblent, malheureusement, éternelles.

Elles changent de forme, de lieu, de raisons apparentes.

Mais leur réalité reste la même.

Aujourd'hui encore, des hommes, des femmes, des enfants souffrent.

Aujourd'hui encore, des familles sont détruites.

Aujourd'hui encore, des peuples vivent dans la peur.

Même si la France est indirectement épargnée par les combats, notre pays est directement concerné, économiquement, socialement, écologiquement.

Il faut aussi avoir le courage de poser certaines questions.

Les États sont-ils crédibles lorsqu'ils demandent à leurs peuples de faire toujours plus d'efforts ?

Des efforts pour l'écologie, pour l'économie, pour la sobriété ?

Quand, dans le même temps, des millions sont dépensés chaque jour en armements.

Des millions pour produire des munitions qui détruisent les milieux forestiers, qui polluent les cours d'eau, qui dispersent des métaux lourds.

Sans parler des émissions massives de gaz à effet de serre.

Et demain ?

Très vraisemblablement, les robots remplaceront les humains sur les champs de bataille.

La chair à canon deviendra des tas de ferraille qui joncheront les sols là où, autrefois, des hommes tombaient.

Mais cela changera-t-il vraiment la nature de la guerre ?

Ou bien ne fera-t-il que masquer, derrière la technologie, la même logique destructrice ?

Et une autre question se pose, plus fondamentale encore :

Pourquoi l'homme met-il toute son intelligence dans le progrès technique, dans la capacité à détruire toujours plus efficacement,

plutôt que dans la recherche d'une entente commune, dans une construction patiente d'une paix durable, peut-être même éternelle ?

Avons-nous perdu de vue l'essentiel ?

Ou bien n'avons-nous pas encore appris à mettre notre intelligence au service de la sagesse ?

Pourra-t-on alors dire que la guerre est devenue un massacre de prouesses scientifiques sans âme,

au profit d'âmes sans prouesse ?

Quelle que soit la nature des conflits — religieuse, géopolitique ou autre — la finalité reste toujours la même.

Et nous devons le redire, encore et encore :

« La guerre, un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas. »

Alors, en ce jour de mémoire, notre devoir est clair.

Se souvenir.

Transmettre.

Refuser l'oubli.

Et, autant que possible, défendre la paix.

Car la paix n'est jamais acquise.

Elle se construit.

Elle se protège.

Mesdames, Messieurs,

En honorant aujourd'hui nos morts, nous affirmons aussi notre attachement à la vie.

En nous souvenant du passé, nous prenons la responsabilité de l'avenir.

Que ce 8 mai soit un moment de recueillement, mais aussi de conscience.

Vive Coaraze !

Vive la France !

Je vous remercie.